

Et nous aurons loisir de nous en faire tous.
ÉRASTE. Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage,
 Qu'il reste encore ici des sujets de carnage.
 Voilà bien à tous deux notre amour couronné;
 Mais, de son Mascarille et de mon Gros-René,
 Par qui doit Marinette être ici possédée,
 Il faut que par le sang l'affaire soit vidée.
MASCARILLE. Nenni, nenni; mon sang dans mon corps sied trop bien.
 Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien.
 De l'humeur que je sais la chère Marinette,
 L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurlette.
MARINETTE. Et tu crois que de toi je ferai mon galant?
 Un mari passe encor, tel qu'il est on le prend;
 On n'y va pas chercher tant de cérémonie:
 Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.
GROS-RÉNÉ. Ecoute; quand l'hymen aura joint nos deux peaux,

Je prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.
MASCARILLE. Tu crois te marier pour toi tout seul, compère?
GROS-RÉNÉ. Bien entendu: je veux une femme sévère,
 Ou je ferai beau bruit.
MASCARILLE. Eh! mon Dieu! tu feras
 Comme les autres font, et tu l'adouciras.
 Ces gens avant l'hymen si fâcheux et critiques,
 Dégénèrent souvent en maris pacifiques.
MARINETTE. Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi;
 Les douceurs ne feront que blanchir contre moi,
 Et je te dirai tout.
MASCARILLE. Oh! la fine pratique!
 Un mari confidant!
MARINETTE. Taisez-vous, as de pique.
ALBERT. Pour la troisième fois, allons-nous-en chez nous
 Poursuivre en liberté des entretiens si doux.

FIN DU DÉPIT AMOUREUX.



Vous m'assuriez par là d'agréer mon service,
 C'est une fausseté digne de ce supplice.

ACTE IV, SCÈNE III.



L'ÉCOLE DES MARIS

COMÉDIE EN TROIS ACTES. — 1661.

PERSONNAGES.

SGANARELLE, frère d'Ariste.
ARISTE, frère de Sganarelle.

ISABELLE, sœur de Léonor.
LÉONOR, sœur d'Isabelle.
VALÈRE, amant d'Isabelle.
LISETTE, suivante de Léonor.

ERGASTE, valet de Valère.
UN COMMISSAIRE.
UN NOTAIRE.
DEUX LAQUAIS.

La scène est à Paris dans une place publique.

A

MONSIEUR

LE DUC D'ORLÉANS

FRÈRE UNIQUE DU ROI.

MONSIEUR,

Je fais voir ici à la France
 des choses bien peu propor-
 tionnées: il n'est rien de si
 grand et de si superbe que le
 nom que je mets à la tête de
 ce livre, et rien de plus bas
 que ce qu'il contient. Tout
 le monde trouvera cet as-
 semblage étrange; et quel-
 ques-uns pourront bien dire,
 pour en exprimer l'inégalité,
 que c'est poser une couronne
 de diamants sur une statue
 de terre, et faire entrer par
 des portiques magnifiques et
 des arcs triomphaux super-
 bes dans une méchante ca-
 bane. Mais, Monsieur, ce
 qui doit me servir d'excuse,
 c'est qu'en cette aventure je n'ai eu aucun choix à faire, et que l'hon-
 neur que j'ai d'être à Votre Altesse Royale m'a imposé une nécessité



Sganarelle et Ariste.

absolue de lui dédier le pre-
 mier ouvrage que je mets de
 moi-même au jour. Ce n'est
 pas un présent que je lui fais,
 c'est un devoir dont je m'ac-
 quitte; et les hommages ne
 sont jamais regardés par les
 choses qu'ils portent. J'ai
 donc osé, Monsieur, dé-
 dier une bagatelle à Votre
 Altesse Royale, parce que je
 n'ai pu m'en dispenser; et si
 je me dispense ici de m'é-
 tendre sur les belles et glo-
 rieuses vérités qu'on pour-
 rait dire d'elle, c'est par la
 juste appréhension que ces
 grandes idées ne fissent éclat-
 ter encore davantage la bas-
 sesse de mon offrande. Je me
 suis imposé silence pour trou-
 ver un endroit plus propre
 à placer de si belles choses;
 et tout ce que j'ai prétendu
 dans cette épître, c'est de
 justifier mon action à toute
 la France, et d'avoir cette
 gloire de vous dire à vous-
 même,

Monsieur,
 avec toute la soumission pos-
 sible, que je suis

De Votre Altesse Royale,

le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur,
 MOLIÈRE.